

François Bégaudeau : «Boniments»

Ce livre montre son principal grief contre la pensée libérale, analysée comme un ciment idéologique hypocrite, destiné à falsifier la brutalité du réel.



Revue Commune

Critique : [Revue Commune.fr category critique](http://RevueCommune.fr/category/critique)

Boniments de François Bégaudeau ou la démystification des mots contemporains

François Bégaudeau cultive son image de polémiste exaspérant. Ce n'est pas un vrai philosophe, à la différence de ceux qu'il désigne dans son dernier livre : ces «philosophes scéniques», «coachs en concepts», qui se reconnaissent à la longueur de leurs cheveux, à leur chemise, à leurs diplômes (qui ne sont pas toujours de philosophie), à leur art de placer très vite le mot «épidictique», et à leur œuvre variée qui va de la réflexion sur la géopolitique à celle sur le développement personnel ou sur les vertus de l'échec.

Enseignant, et d'abord enseignant de langue, il est surtout compétent pour réfléchir sur les mots, plus que sur les concepts – on a pu lui reprocher l'ouvrage déjà très polémique, son Histoire de ta bêtise en 2019, et la retourner contre la supposée arrogance de l'auteur. Il reste des traces de cette prétention dans son dernier essai Boniments avec quelques formules faussement brillantes, jetées parfois à l'emporte-pièce : «La tolérance tient lieu d'opinion à celui qui n'a pas besoin d'en avoir».

Mais, malgré quelques propos rapides et quelques développements un peu bavards, Boniments, au titre résolument anachronique d'un vieux mot français qui ne désigne pas les «mensonges» mais les mystifications du langage d'aujourd'hui, apparaît comme un essai tonique, caustique et bien venu. Il résonne avec l'actualité en montrant le tour de passe-passe de l'anglicisme : «Ce n'est pas une option».

«Les réformes sont difficiles mais nécessaires. Ne pas réformer le système de retraite n'est pas une option». Il se construit dans l'énumération des mots ou expressions fétiches (dans un ordre aléatoire et non alphabétique) qui font illusion dans le monde contemporain – ces expressions qui consolident l'ordre économique et social «libéral» (celui qui oublie de préciser la différence entre l'acception politique et l'acception économique du mot). Une critique marxiste anime cet essai dont la force tient à sa capacité de démonter les sens cachés du langage. François Bégaudeau est assurément plus sémiologue que penseur, plus proche ici d'un Roland Barthes que de Georges Lukacs. C'est dans l'écriture que se révèle la pugnacité de l'auteur.

C'est son art de relever les mots ou expressions en vogue et aux contours flous : «bobo» (celui qui vote Macron ou Mélenchon, et donc «accomplit l'exploit d'être des deux côtés de la barricade») ; «sans totem ni tabou» - où Freud est mis au service de la libéralisation sauvage); la «bienveillance» - toujours au singulier et les «compétences» - toujours au pluriel, avec le bilan en prime ; le «trouble» - plus juteux pour «les marchands de santé» que pour l'économie lorsqu'ils compromettent, au pluriel, l'ordre public – «le thérapeute qui vous suit n'est pas là pour vous guérir mais pour vous accompagner» ; «J'assume» - qui permet d'avoir fait ou dit n'importe quoi et d'effacer la responsabilité des dégâts commis ; «être charrette» - qui ne mène pas à l'échafaud mais à l'esquive ; «faire le job» - «Un tueur à gages fait le job s'il ne laisse pas de traces» ; «sortir de sa zone de confort» - surtout quand on en sort avec quelque millions en poche ; les «algorithmes» - ces

constructions scientifiques de données collectées sans qu'on sache comment, ni par qui, ni pourquoi ; les «transclasses» - et la défense à leur insu de l'ordre établi auquel ils accèdent ; les «territoires» - «Une région devient un territoire en devenant inhabitable, par ceux qui n'y habitent pas». Les anglicismes chers aux «entrepreneurs» ne sont pas épargnés – lorsqu'il faut «performer» et caler son «call», avec le «reporting à finir», sans oublier de consulter sa «team» et d'aller voir le «senior manager»...

Il y a chez François Bégaudeau un art consommé de l'énumération calculée qui dit le chaos contemporain. Il désigne tout ce qu'il est de bon ton de «stigmatiser» tout en entretenant assidûment leur pratique : les réseaux sociaux - toujours «aliénants», les talk-shows - toujours «racoleurs», le smartphone - toujours «chronophage», les écouteurs Blue-tooth - toujours «désocialisant», les séries sur Netflix - toujours «addictives»), les jeux vidéos, les applications de rencontre, les tatouages, la trottinette électrique... Tout ce dont s'accaparent ses détracteurs après deux ans de rituel d'expiation. Ou l'énumération grinçante des secteurs qui «manquent de bras» : «le bâtiment, les morgues, le transport routier, la restauration (avec pause entre 16h et 19h)...». Ou encore l'obligation du gobelet à la main en entreprise pour dire qu'on n'a pas de temps à perdre, aussi nécessaire que Tripadvisor, l'application Uber et la réunion Zoom imminente... Sur la vie d'entreprise, l'essai est particulièrement offensif ; ainsi cet argument : les enquêtes américains le prouvent, le licenciement n'est pas si grave ; 100% des salarié(e)s qui retrouvent un emploi auraient été préalablement licencié(e)s...

François Bégaudeau choisit souvent, délibérément, la caricature en grossissant des anecdotes du réel à peine déformées. Amateur de football et défenseur des «cités», il n'a pas de mal à présenter des prophéties crédibles. «Peut-être qu'un jour à force de bonne volonté l'un de ces jeunes noirs réalisera un film inclusif, qui citera Victor Hugo, et s'ouvrira sur de jeunes noirs célébrant la victoire de l'équipe de France en Coupe du monde. Dans des interviews bien coachées, il appellera cela rendre à son pays ce que son pays lui a donné.»

Observateur impitoyable, l'auteur montre les bénéfiques, dans ce qui s'appelle un «travail», de la mise en scène commerciale des vies privées. Le personnage de Valentine a plein d'idées pour mener à bien sa tâche... «Le mannequin Justine Denis s'est fait connaître sur Twitch en racontant en live sa rupture avec le rappeur taoïste Adel Kioshi. Ne serait-il pas pertinent de feuilletonner avec elle une story de reconstruction, jalonnée de rendez-vous Breakmyart entre les deux ex-futurs-actuels amants ?»

L'art de la satire se double de formules sentencieuses et incisives. Sur le virage écologique du système «libéral» : «Le capitalisme vert est le salut du capitalisme». Sur la circulation indolore apparemment de l'argent : «Les virements restent automatiques pour qu'on n'ait pas à en parler» ; la carte sans contact a «l'avantage d'insensibiliser le paiement». Sur le bénéfice des «bornes» et de l'automatisation des caisses : «l'automate, c'est moi» ; un rêve se réalise : «être à la fois l'acheteur et le vendeur». Sur le portable qui a réalisé le miracle économique de «faire fusionner temps de travail et temps de loisir».

Là où François Bégaudeau se montre le plus percutant, c'est assurément dans son usage de l'ironie, des italiques pour souligner les mots piégés, la «capacité» - qui n'est pas la «compétence»... de faire entendre le ridicule du discours dominant au discours indirect libre, sans autre commentaire. Sur le libéralisme qui joue le désintéressement culturel : «Le marchand est avant tout un créateur, et, si c'était possible, croyez bien qu'il se passerait de monétiser ses créations». Sur les petits métiers qui conviendraient davantage aux femmes : «Proposez à une femme un marteau pour planter un clou ou un détergent pour nettoyer les toilettes d'un snack d'autoroute, elle prend le détergent». Sur les faillites des soins aujourd'hui : «La médecine privée se qualifie de libérale car elle est libre de ses mouvements. Libre de ne pas s'installer dans un désert médical, qui donc le restera». Sur la supériorité de ceux qui «prennent leur risque» (formule paraphrasant tristement René Char) : «L'institutrice est sans doute méritante, mais elle ne prend pas de risques». Sur la nécessité de la pédagogie et, désormais, à l'école comme dans les entreprises, de se fonder sur des «contrats», d'avoir un «projet» ; inutile désormais de lire «Le Bateau ivre» : «D'ailleurs Rimbaud, ce fut son malheur, manquait de projet».

François Bégaudeau ajoute à son audace celle de faire le portrait satirique des animateurs de ce qu'il reste aujourd'hui d'émissions de promotion des livres, en particulier l'animateur de «la grande librairie», vague et consensuelle, et d'abord vendeuse comme l'indique son titre à la télévision. On dirait en termes de stratégie pour l'auteur : «l'art de se tirer une balle dans le pied».

Autant dire que cela ne préjuge pas d'un grand succès commercial de ce passage en revue lexicologique, qui a décidé de cogner joyeusement. C'est peut-être une raison supplémentaire de le commander chez son libraire.

Romain Lancrey-Javal

François Bégaudeau, Boniments, Editions Amsterdam, 2023, 209 pages.

Mediapart 12 janvier 2023, lemediatv.fr

"Boniments" de François Bégaudeau

Du libéralisme aux algorithmes, en passant par le burnout, les transclasses et la trottinette, François Bégaudeau livre, à travers les maîtres mots de l'époque, une analyse implacable de l'idéologie bourgeoise.

"Boniment" est un mot désuet qui représente bien la continuité des gestes boutiquiers demeurant les mêmes depuis la naissance du capitalisme, aidant à comprendre à qui on a affaire. Il y a une constante : animés de la pulsion même de l'accumulation, de la rentabilisation et du profit, ces gens tiennent des boutiques et vendent leur camelote.

On gagne à se passer du mot "libéralisme" et à utiliser ce bon vieux mot de "capitalisme" voire "néo-capitalisme", ou les mots "capitalisme total" ou "absolu" comme Jacques Rancière, ou encore "capitalisme intégré" car y compris au sein de ses opposants, le capitalisme est très très fort pour nous faire intégrer ses éléments. Il fait de chacun de nous à la fois un acteur et un agi. C'est ce que je décris très quotidiennement, c'est dans notre environnement proche. Il sait, par exemple, nous faire assumer des tâches jadis accomplies par des salariés par l'usage de la caisse automatique. C'est ça le maillage technologique du capitalisme, qui est vrai pour tout un tas de choses. Ces observations ne sont pas nouvelles mais on gagne à se pencher à nouveau sur elles.

La vraie nouveauté, avec le recul de l'âge, est peut-être que quand j'avais 13 ans, j'ai vécu des heures où je ne pouvais rien acheter. Quand bien même, j'aurais eu une pulsion délirante, irrépressible, cela n'était pas possible d'y répondre. A chaque heure du jour et de la nuit, je peux aujourd'hui consommer. Les moins de 20 ans ne peuvent pas se rendre compte. C'est ça la marchandisation absolue, ou le capitalisme absolu.

Objectivement, l'outil capitaliste arrive à nous faire complice de ce qui nous advient. Je fais partie des gens qui ne sont pas parmi les plus percutés par le capitalisme. Je profite d'offres et de services. Google me suggère de faire un aller/retour à Manchester pour voir mon équipe préférée jouer contre Liverpool. Ma foi, c'est un service qu'on me donne. Ce n'est pas du tout le genre de trucs que je fais mais ça pourrait m'arriver.

Le nudge, c'est pareil. Comment en vouloir à ces techniques de contrôle très doux, comme à ce nudge emblématique de la mouche m'incitant à pisser dans la cuvette et qui aboutit à 80% de moins d'éclaboussures et à moins de travail pour les employés de ménage ? Ça pisse pas loin, mais c'est emblématique d'un truc qui ne fait que du bien sans faire de mal à personne. Comment se plaindre de ça ?

Voilà bien le problème qui nous est posé à nous autres "homo liberalus". La vie douce. Je suis suffisamment lucide pour savoir que la douceur de nos pays occidentaux se gagne au prix de la sauvagerie menée dans d'autres pays. Le capitalisme est très très fort pour acheter notre mollesse. Peut-on agréger à la contestation notre mollesse ? Je suis assez vieux pour avoir entendu "franchement, on n'ira pas plus haut, le capitalisme déglingue tellement les corps, déglingue tellement les gens que l'on va arriver à un degré, à un seuil critique au-delà duquel il n'est plus possible de le

tolérer". Cela fait longtemps que je vois ça et cela fait longtemps que, finalement, se créent assez peu de mouvements sociaux qui engagent un rapport de force vraiment fort avec l'existant. On sait bien aussi que l'hyper précarité n'a jamais été un moteur de rébellion mécanique, au contraire. L'État est là pour assurer la prospérité du capitalisme. Les développements techniques permettent la marchandisation du travail et du quotidien, allant jusqu'à l'individualisation, la désociabilisation et la dépolitisation du problème.

Dans la façon de nommer psychologiquement les problèmes, il y a une machine de guerre idéologique au travail. Derrière, domine l'intention commerciale, se trouve la marchandisation et un marché. Il faut déclarer une maladie, mais sans effrayer totalement. Pour cela "des troubles" sont déclarés. Le nudge version médecine, c'est "le trouble". Je vois des troubles qui se développent partout. Derrière, il y a l'ouverture du marché, remédiation, développement personnel, penser psychologiquement sa situation mais non politiquement. Opération résilience. Faire preuve de résilience consiste à reprendre sa place dans la production. Soigne-toi, encaisse et soumetts-toi. Il n'est pas complètement faux que le dogme libéral ait quelque chose de la religion avec son injonction à se soumettre en attendant la rédemption. Nous avons tendance à voir dans le langage tous les problèmes mais les faits de langage du libéralisme ne sont que des faits commerciaux. Les mots deviennent certes les agents mais la mise en scène compte. Il y a un outillage linguistique de harcèlement, le langage est bien un outil. Mais notre problème n'est pas le langage, le problème est la douleur qui est faite à notre corps. Macron est anecdotique dans notre affaire, un autre aurait fait le boulot à sa place, juste avec moins de zèle, c'est tout.

"Boniment" est un mot désuet qui représente bien la continuité des gestes boutiquiers qui restent les mêmes depuis la naissance du capitalisme. Il y a une constante, une continuité. Ils ont changé de gueule depuis le XIV ou XVème siècle mais les gestes cardinaux restent les mêmes, ce sont des gestes boutiquiers. Ces gens tiennent des boutiques et vendent leur camelote. Ils sont animés de la pulsion même de l'accumulation, de la rentabilisation et du profit. Les gestes de boutique aident à comprendre à qui on a affaire.

«Plus c'est gros, plus ça passe, dit-on, et cela ne vaut pas pour mes bonimenteurs. Comme sa morphologie l'indique, le bonimenteur n'est qu'à moitié menteur. Pour prendre, un boniment doit être un peu vrai. Il est un peu vrai que cet écran est plat, et plus léger – le portant, je le vérifie –, et plus confortable pour les yeux – rivé à lui, je suis confort. Il est un peu vrai que nous autres sujets des régimes capitalistes prototypiques sommes libres de nos mouvements. Nous pouvons nous déplacer autant que le permet notre salaire. Il est un peu vrai qu'un télétravailleur peut disposer de ses horaires. Il n'est pas archifaux que nos élections sont démocratiques. Les marchands ne mentent pas complètement en disant qu'ils créent de la valeur, créent de la richesse. Ils oublient juste de préciser que cette richesse leur revient.»

Le Monde

Dans «Boniments», François Bégaudeau mène la guerre des mots

L'écrivain poursuit sa critique du capitalisme et de l'«idéologie bourgeoise» dans un nouvel essai incisif et souvent jouissif, qui passe au scalpel une quarantaine de «maîtres mots de l'époque».

François Bégaudeau aime la langue. Il a été romancier avant de se faire essayiste, et punk anarchiste avant d'être romancier. La langue est donc son arme en même temps que son objet d'étude favori pour attaquer l'ordre libéral. Il s'en empare ici en réhabilitant le mot désuet de Boniments (Amsterdam, 216 pages, 13 euros). «Le bonimenteur n'est qu'à moitié menteur. Pour prendre, un boniment doit être un peu vrai.» La langue façonnée par le marché ne ment pas totalement : elle biaise seulement le réel en l'euphémisant. Un «plan social» comprend bien des mesures d'accompagnement, mais sans dire qu'il

licencie avant. Ces boniments, l'auteur avait commencé à les disséquer dans la somme collective *Le Nouveau Monde. Tableau de la France néolibérale* (Amsterdam, 2021). Ici, il systématise le procédé en s'inspirant des canoniques *Mythologies* (Seuil, 1957), de Roland Barthes.

François Bégaudeau œuvre à la chaîne : l'ensemble ne compte pas moins d'une quarantaine de «maîtres mots de l'époque», chaque fois mis en scène à travers des attitudes, des affects, des situations. Si ce nombre impressionne, c'est que toutes ces chroniques sont portées par une admirable dextérité narrative qui les rend souvent jouissives, même lorsqu'il vise moins juste. On y trouve des incontournables («Libéralisme», «Résilience», «Transition»), des moins attendus (le gobelet en attribut du cadre surchargé, le transclasse comme «déclaration d'amour à la classe dominante») et des tropismes de ce critique de cinéma («Netflix», «La série») et amateur de football («Mercato», «VAR»).

Lecture marxiste

Formules qui claquent, images qui marquent : Boniments confirme que François Bégaudeau a trouvé, dans ces essais modelés en écrivain et non en théoricien, la forme qui lui réussit le mieux depuis *Histoire de ta bêtise* (Pauvert, 2019). A travers ce réquisitoire contre la «bourgeoisie cool», il aiguisait une critique ensuite étayée dans *Notre joie* (Pauvert, 2021). Cet ensemble varie autour d'un axe : réhabilitant la lecture marxiste de classe, il critique le «capitalisme intégral» régnant sur nos vies et «l'ordre libéral-autoritaire» qui, d'Emmanuel Macron à Eric Zemmour, unirait la bourgeoisie contre toute remise en cause de cette hégémonie. Cette base alimente son principal grief contre la pensée libérale, analysée comme un ciment idéologique hypocrite, destiné à falsifier la brutalité du réel : «L'individu libéral est tout entier modelé par une méprise qui est une extrapolation. Il extrapole son existence non violente en conviction que la modernité occidentale garantit la non-violence.» Pour autant, François Bégaudeau ne s'exonère pas. Si la pensée marchande s'insinue partout, il ne peut en être exempt : lui aussi succombe – du moins fictivement – à une publicité ciblée lui proposant d'assister à un Manchester-Liverpool. Boniments s'achève d'ailleurs sur une (auto)critique de l'intellectuel. Si sa focalisation sur les mots (...) les réalités qu'ils nomment, ne devient-il pas, à son tour, la marionnette de la «diversion» qu'il critique ?

Lire plus : [dans boniments Francois Begaudeau mene la guerre des mots](#)

(nota bene du compilateur : L'idée du livre de Bégaudeau est justement de mettre en avant les termes même du néolibéralisme pour nous montrer leur absurdité, leur jargon, soit le «boniment» et l'idéologie derrière.)

«Je ne crois pas à votre modèle de vie»

François Bégaudeau

«La langue du capitalisme ne doit pas être démasquée, elle doit être passée au crible sec de la précision.»

François Bégaudeau

Liens

PME Management & Mercato : [PME-Jargon_neoliberal.pdf](#)

Extrait :

« (...) Sur tout sujet, la liberté est hors sujet. Sa mention dans les débats n'est que le fait d'individus appliqués à les biaiser. Ces honnêtes hommes chercheraient ils à faire diversion ? Aurait-il quelque chose à cacher ? Leur glorieuse liberté serait-elle l'écrin flatteur d'un dessin peu glorieux ?

Qui prône la liberté prône toujours autre chose. Qui l'érige en valeur valorise autre chose.

Que valorise le libéralisme sous le couvert de cette liberté qu'il place en son cœur ? Par quoi faut-il remplir le vide autour duquel ce discours se déploie ? La réponse ne viendra pas des libéraux trop conscients qu'on ne sort de l'ambiguïté qu'à ses dépens et habiles à entretenir la bivalence originelle de leur théologie.

Dès ses prémisses, la pensée libérale préconise d'un même trait de plume la liberté politique et la liberté économique. Libérez les peuples, libérez les marchandises. Soustraire les sujets à la tyrannie, soustraire les marchands aux rentes féodales et royales. Faire advenir des citoyens, faire foisonner des échoppes. Depuis lors on ne sait jamais si celui qui se proclame libéral parle de ceci ou de cela. Feint de parler de ceci pour mieux parler de cela. Où est le ceci ? Où est le cela ? Dans ce bonneteau à 2 cartes on se perd et c'est le but.

C'est que ceci et cela marche ensemble prêche le libéral. La liberté de se divise pas ! s'emballe-t-il. Et si la libération du marché n'engendre pas toujours la libération des sujets, eh bien il le déplore.

Le libéral souvent déplore. La déploration est la variante conservatrice du fatalisme. Humaniste viscéral le libéral déplore que l'ouverture de marchés en Afrique n'ait pas entraîné la chute des dictatures locales mais plutôt leur doublement par l'oppression coloniale. Déplore qu'on doive commercer avec la Chine que son ralliement au marché n'auras pas conduit à épouser nos valeurs. Déplore qu'afin de protéger leur prébende sud-américaine les États-Unis diligemment servis par la CIA été contraints d'installer des régimes eux-mêmes contraints de supprimer les libertés politiques.

(compilé par G.P.T. - "Ché Tafel" : tafel.levillage.org)